

ANNEE UNIVERSITAIRE 2008-2009

UNIVERSITE DE LILLE 2 - Droit et Santé

FACULTE DE MEDECINE « Henri Warembourg »

INSTITUT D'ORTHOPHONIE « Gabriel Decroix »

CONTROLE D'APTITUDES PSYCHO-PHYSIQUES

DU 5 SEPTEMBRE 2008

EPREUVE DE DICTEE A CORRIGER

Le texte suivant dicté à un enfant comporte des fautes.

Nous vous demandons de corriger toutes, et seulement, les fautes **en soulignant les mots incorrects et en les orthographiant correctement AU DESSUS DU MOT CORRESPONDANT.**

**La copie doit rester anonyme.
Si le nom du candidat est visible sur la copie, la copie est annulée.**

Pour votre identification, veuillez indiquer ci-dessous votre numéro de table et votre salle.

NUMERO DE TABLE :

SALLE :

DICTEE

« Le confident. » *André Maurois*

En octobre 1810, Mr Timothy escorta son fils à l'Université d'Oxford. Le membre du Parlement était d'excellente humeur. Il logeait dans son ancienne auberge, à l'enseigne du « Cheval de plomb ». Il y retrouvait le fils de son ancien hôte ; il venait inscrire un futur ^{baronnet} ~~barronet~~ dans le collège où lui-même avait brillé d'un éclat passager. De telles cérémonies sont toujours agréables à un Anglais. Elles devaient l'être plus particulièrement à l'esprit pompeux de Mr Timothy. Il entra chez le libraire Slatter et fit ouvrir au ^{livres papeterie} nouvel étudiant un crédit illimité en livre et en papeterie. « Mon fils ici présent, dit-il, en montrant avec ^{bonhomie} ~~bonhomie~~ le grand jeune homme aux cheveux fous et aux yeux ^{éclatants} ~~éclatant~~, mon fils, monsieur Slatter, est un littéraire. Il est déjà l'auteur d'un roman (c'était le fameux Zastrozzi) et s'il désire encore être imprimé tout vif, j'entends que vous le laissez satisfaire cette fantaisie. »

Le collège enchantait Shelley. Avoir une chambre à soi, être libre d'assister ou non aux cours, pouvoir se livrer aux travaux qu'on a choisis, lire, écrire, se promener comme on l'entendait, c'était ^{combiné} ~~combiné~~ tout le charme de la vie monastique avec la liberté d'esprit du philosophe. C'était ainsi qu'il eut rêvé de ^{ent} ~~ent~~ passer sa vie toute entière.

Le soir, dans le grand hall, il se trouva assis à côté d'un jeune homme, nouveau venu comme lui, qui, après s'être nommé : Jefferson Hogg, observa d'abord une grande réserve comme la mode d'Oxford l'exigeait. Cependant, vers le milieu du repas, les deux voisins, incapables de garder plus longtemps un silence si élégant, se mirent à parler de leurs lectures.

- La meilleure littérature poétique de ce temps, dit Shelley, est la littérature allemande.

Hogg, avec un sourire, objecta que les Allemands manquaient de naturel. Tant de romanesque le ^{fatiguait} ~~fatiguait~~.

- Quelle littérature moderne pouvez-vous comparer à la leur ?
- L'italienne, dit Hogg.

Ce mot réveilla l'impétuosité de Shelley et fit jaillir un discours si intarissable que les domestiques purent desservir avant que les deux jeunes gens se fussent ^{aperçus} ~~aperçus~~ qu'ils restaient seuls.

- Voulez-vous monter à ma chambre ? dit Hogg. Nous y continuerons la discussion.

Shelley accepta avec enthousiasme, mais, en montant l'escalier, perdit à la fois le fil de son discours et tout intérêt pour la littérature allemande. Pendant que Hogg allumait les chandelles, son hôte dit soudain avec calme qu'il ne voyait pas pourquoi cette discussion continuerait, qu'il ignorait également l'italien et l'allemand et qu'il avait parlé pour parler. Hogg répondit en souriant que son indifférence et son ignorance étaient égales, et installa sur une table une bouteille, des verres, des biscuits.

- D'ailleurs, dit Shelley, toute littérature n'est qu'un vain badinage. Qu'est-ce que c'est qu'étudier une langue ancienne ou moderne ? Apprendre de nouveaux noms à donner aux choses ; mais qu'il serait plus sage d'étudier ces choses elles-mêmes.
- Les choses elles-mêmes ? dit Hogg. Mais comment ?
- Par la chimie par exemple.

Et, beaucoup plus inspiré que par la littérature allemande, Shelley commença un discours sur l'analyse chimique, sur les nouvelles découvertes de la physique, sur l'électricité. Hogg, que ces sujets n'interessaient pas, regarda son nouvel ami. Parfaitement habillé, et même avec recherche, mais les vêtements en désordre, mince, fragile, très grand, il paraissait vouté parce que, dans le feu de son enthousiasme, il allongeait toujours la tête en avant. Ses gestes étaient à la fois gracieux et violents ; son teint blanc et rose comme celui d'une femme ; ses cheveux longs et en broussaille. Tout ce visage respirait un feu, une animation, une intelligence surnaturelles. Et l'expression morale n'était pas moins saisissante que l'expression intellectuelle, car on trouvait répandu sur ses traits un air de douceur, de délicatesse, d'ardeur religieuse qui rappelait les visages des saints des grandes fresques de Florence.

Shelley parlait toujours quand l'horloge sonna. Il poussa un cri : Mon cours de minéralogie ! et s'envola dans les couloirs.

Hogg lui avait promis d'aller le voir le lendemain matin. Il le trouva en violente discussion avec le domestique du collège qui voulait mettre la chambre en ordre.

Des livres, des chaussures, des papiers, des pistolets, du linge, des munitions, des fioles, des éprouvettes gisaient sur le plancher. Une machine électrique, une pompe à air, un microscope scolaire dominaient cette scène de pillage. Shelley tourna la manivelle de la machine, et des étincelles sèches et brillantes craquèrent de tous côtés. Il monta sur un tabouret de verre, et ses longs cheveux blonds se dressèrent. Hogg, l'œil amusé, suivait ces mouvements avec un peu d'inquiétude, et surveillait surtout les

plats et les assiettes. Au moment où son hôte allait servir le thé, il retira précipitamment de sa tasse un sou tout rongé par l'acide chlorhydrique.

Les deux jeunes gens devinrent inséparables. Chaque matin, ils se promenaient à pied : Shelley se conduisait en route comme un enfant, courant sur les talus, sautant les fossés. Quand il rencontrait un étang ou une rivière, il lançait des bateaux de papier et les suivait jusqu'au naufrage, tandis que Hogg exaspéré attendait debout sur la rive.

Après la promenade ils remontaient dans la chambre de Shelley qui, épuisé par sa continuelle dépense d'énergie, était alors envahi par une torpeur invincible. Il s'étendait devant le feu, sur une large couverture, pelotonné sur lui-même comme un chat, et dormait ainsi de six heures à dix heures. A ce moment, il se dressait subitement, se frottait les yeux avec une grande violence, passait, en s'étirant, les doigts dans ses longs cheveux, et commençait aussitôt à discuter un point de métaphysique ou à réciter des vers avec une énergie presque pénible.

A onze heures il soupa, mais ses repas n'étaient jamais compliqué. Hostile à la viande par principe, il adorait le pain. Il en avait toujours les poches pleines, et, quand il marchait, grignotait en lisant, de sorte que son chemin était marqué par un long sillage de miettes. Avec le pain ses mets favoris étaient les raisins de Corinthe et les prunes sèches qu'on achète chez les épiciers. Un repas régulier, à table, était pour lui un ennui insupportable, et il était rare qu'il put y assister jusqu'à la fin.

Après le souper son esprit était clair et pénétrant, ses discours brillants. Il parlait à Hogg de sa cousine Harriet, à laquelle il écrivait de longues lettres où les élans d'amour alternaient avec la philosophie de Godwin ; de sa sœur Elisabeth, si vaillante ennemie de préjugés. Ou bien il lisait la dernière lettre solennelle de Mr Timothy, avec de grands éclats de rire. Puis il saisissait un de ses livres favoris, Locke, Hume ou Voltaire et le commentait avec passion.

André Maurois – *Ariel ou la vie de Shelley*, Editions Rombaldi.

N.B : ni la ponctuation, ni l'orthographe des noms propres ne sont à corriger.
